

A.D. Martel

Je vais choper mon boss

Partie 2

Illustration : Luanna Sampol
Couverture : A.D. Martel
Correction : Emilie Chevallier Moreux
Relecture : Julie Goubin / J. Lectio
© A.D. Martel

Tous droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés
pour tous les pays.

ISBN : 9791035990619

Dépôt légal : juillet 2023

Achevé d'imprimer en France

Chapitre 1

Mes paupières se referment aussitôt et je me retourne pour faire face au dossier du canapé, comme si je m'agitais dans mon sommeil. Quand est-ce que Langlois est entré dans la pièce ? Est-ce qu'il a vu mes yeux ouverts ? Si oui, je dois passer pour un con ! Toutefois, je suis si stupéfait et... disons-le clairement, si *mortifié* par ce qui arrive, que je préfère faire semblant de dormir plutôt que de l'affronter. Et puis, cette douleur à la tête... Combien ai-je bu de verres la nuit précédente ? Pour faire face à un tel *black-out*... Beaucoup, j'imagine.

Le stress submerge tout mon corps. J'ai plus que jamais conscience de mon cœur qui bat dans ma poitrine. Je tends l'oreille, à l'affût du moindre bruit. On s'active de l'autre côté de la cloison. Puis une porte claque, et une clé tourne dans la serrure.

Mes yeux s'ouvrent. Je me retourne et me redresse d'un bond. S'il y avait eu quelqu'un en face de moi à cet instant, il se serait cru dans un film d'horreur ! Des points noirs envahissent aussitôt ma vision et m'obligent à me rasseoir.

Calme-toi Alexis, ça va aller. Il doit bien y avoir une explication au fait que tu sois chez David Langlois !

Ma vue revient peu à peu. Les priorités d'abord : je ne peux pas rester à poil ici. J'ignore pour combien de temps Premier de la classe en a dehors, mais ça urge ! Je me relève avec plus de précautions et, la couverture enroulée autour des hanches, cherche mes vêtements. J'inspecte au moins trois fois le salon tellement la nervosité me submerge. Sans rien trouver. Je sors vite de la pièce et en repère directement une seconde sur la droite, pas très grande, faisant à la fois office de cuisine et de salle à manger. Ça m'étonnerait que mes affaires soient

là. J'avance dans le hall d'entrée, puis débouche dans un couloir à peine assez large pour que je passe de face. Il y a quatre portes, dont deux surmontées de plaques avec des dessins : une indiquant les toilettes, et l'autre la salle de bain.

Sans réfléchir, je gagne cette dernière, et une fois à l'intérieur, tire le verrou. Je me permets enfin de respirer. J'aurais bien reposé ma tête contre le battant, mais une barre y est accrochée. Différents vêtements y pendent et je comprends vite pourquoi : la pièce est minuscule. Il n'y a en tout et pour tout qu'un meuble de lavabo, une manne à linge et une douche avec bac qui a déjà fort bien vécu... Mais, ce ne serait pas mes habits ?

Je me précipite vers la douche. Il n'y a pas de parois pour éviter que l'eau n'éclabousse partout, seulement un rideau bleu avec des petits bateaux dessinés. Et, accrochés sur la barre, des cintres avec mes affaires... trempées ! Eh merde !

Je cherche par réflexe mon téléphone dans les poches de mon pantalon, en vain. Heureusement, en un sens. Et vu comme le tissu est mouillé, il ne séchera pas de sitôt. Je pâlis alors en découvrant mon boxer, lui aussi en train de s'égoutter... Mes yeux se dirigent par automatisme en dessous de ma ceinture... Ne me dites pas que Langlois m'a mis à poil ? La gêne m'envahit. Oui, j'ai beau être un homme fort et musclé, j'ai quand même un minimum de pudeur. Heureusement, des années à l'armée me permettent de vite surmonter ça.

Et ces souvenirs qui ne veulent pas revenir ! Une brusque douleur se ravive sous mon crâne, et je laisse tomber ma tête entre mes mains. Encore cette odeur bizarre sur ma peau... Mon cœur bondit dans ma poitrine, et mon nez vient se ficher sur mes vêtements. Ils sentent la lessive. Quel con ! S'ils sont mouillés... cela signifie que Langlois les a lavés ! Comment n'y ai-je pas pensé tout de suite ? Est-ce que ça veut dire... que je me suis dégueulé dessus ? Et qu'il m'a fait un brin de toilette après ? Mes yeux se posent sur les produits nettoyants à

disposition, et je me saisis d'un lait pour bébé avant de le renifler. Merde, c'est bien la même odeur que sur ma peau !

Cette fois, je m'appuie contre le meuble du lavabo et me laisse glisser sur le carrelage froid. Non, non, non... Jusqu'à quel point me suis-je ridiculisé hier soir ? C'est un vrai cauchemar ! Dites-moi que je vais me réveiller ! Je m'administre une baffé. Ça fait mal, mais ça a le mérite de m'assurer d'une chose : je ne rêve pas.

— Alexis, bougonné-je après moi-même. Ressaisis-toi !

Je me frictionne le visage, il me faut une idée... Il n'y a pas de machine à laver dans la pièce, et cet appartement est si minuscule qu'il est inutile de chercher un sèche-linge. Je remarque alors quelque chose sous le meuble du lavabo... Mon sac !

Toujours au sol, je m'empresse de le tirer vers moi. Il me fait l'effet d'une bouée de sauvetage en pleine mer. Je l'ouvre et y découvre mon téléphone. J'essaie aussitôt de l'allumer, sans succès... La batterie a dû lâcher. Et j'ai dû laisser mon chargeur dans le chalet... Je dégote tout de même un boxer propre et un t-shirt. Malheureusement, n'étant parti que pour un week-end, je n'avais pas prévu de jean de rechange. Tant pis, c'est mieux que rien. Je les récupère, avant de me figer.

Je n'ai qu'une envie, me barrer d'ici, mais c'est impossible, sans pantalon... et même si je piquais un fute à Premier de la classe, je ne risque pas de rentrer dedans. Alors, autant faire les choses bien... Je soupire, puis me décide à prendre une douche. Avec un peu de chance, cela m'aidera à m'éclaircir les idées et à retrouver la mémoire.

Hélas, c'est peine perdue. À part me rappeler une certaine scène dans les vestiaires de la salle de sport d'Electronic Dreams, me laver ne m'aura rien appris. En t-shirt et boxer, je retourne dans le salon pour aérer. Il n'y a pas de balcon, mais une grande fenêtre. Lorsque ma main se pose sur la poignée, je me fige direct. Face à moi s'élèvent des immeubles d'au moins dix étages, des tours énormes, mais très différentes de celle d'Electronic Dreams : elles ne ressemblent en rien

à ces constructions vitrées et luxueuses. Tout est fait de béton. Les peintures des murs, autrefois blanches, sont défraîchies, et celles des rambarde en métal des quelques balcons, craquelées, voire rouillées. David Langlois n'habite pas chez ses parents, dans un quartier pavillonnaire comme je l'imaginai... mais dans une cité.

Confus, je réarrange le canapé, lorsque mon pied vient heurter quelque chose de mou. Je cligne des yeux en reconnaissant la licorne que le petit garçon m'a confiée. La honte m'étreint de l'avoir laissée tomber au sol et je me dépêche de la récupérer, avant de l'installer bien au milieu du sofa.

Puis je m'assieds par terre, face à la peluche, et passe ma main dans mes cheveux mouillés. Qu'est-ce que je fous là, putain ? J'ignore si c'est la gueule de bois, mais je me sens complètement perdu, comme un gosse. J'ai presque envie de serrer la licorne pour me réconforter.

Pathétique, Alexis...

J'observe le salon. Le sol consiste en un vieux lino blanc avec des taches noires et un peu de rouge. Le papier peint... ressemble à celui de ma grand-mère, crème avec des fleurs vertes. Le mobilier n'est pas harmonieux, mais des bibelots colorés viennent ajouter de la gaieté, tout comme le drap orange qui recouvre le canapé. Je refuse de fouiller, mais malgré moi, quelque chose attire mon regard : des photos.

Je me relève pour rejoindre un buffet retapé blanc. J'y découvre un cliché de bébé, puis du petit garçon qui a grandi. Mes yeux s'arrêtent sur un autre cadre... On y voit Langlois en compagnie d'une jeune femme blonde comme les blés derrière lui, un bras passé autour de son cou. Elle sourit d'un air espiègle, tandis que Premier de la classe... Une boule se forme dans mon estomac. Je ne lui ai jamais vu un tel sourire... Il semble si heureux sur cette photo. Les cheveux ébouriffés, du rouge sur ses joues... On dirait un autre homme que celui du boulot. Je repose le cadre et me tourne vers les suivants : cette femme

réapparaît ailleurs, cette fois avec un bébé dans les bras. Je suppose qu'il s'agit de la mère de l'enfant.

Plus que jamais, je me sens un intrus, ici. Est-ce la compagne de Langlois ? Et ce petit garçon... son fils ? Jamais je n'aurais imaginé une seule seconde qu'il ait un gosse !

Une clé tourne soudain dans la serrure. Mon premier réflexe est de gagner le canapé, puis je serre les dents. Il faut que j'arrête de jouer au con, et que j'assume ! J'inspire, j'expire... Allez, t'es grand, quoi ! Merde !

Des chuchotements me parviennent du hall d'entrée, puis de l'agitation de l'autre côté de la paroi. Le mur est si fin que j'ai l'impression d'être dans la cuisine. J'identifie un froissement de papier, le bruit d'une chaise qu'on tire, la porte du frigo...

Alexis, du nerf, voyons ! Je resserre la couverture autour de mes hanches – certes je suis en boxer, mais je ne vais pas me présenter ainsi devant un gosse, quand même – et je me dirige vers la cuisine. Quatre sacs en kraft sont posés sur la table. Le gamin est à côté de son père, les yeux grands ouverts, tel un petit chien en attente de quelque chose. Langlois lui confie alors une conserve de tomate, et l'enfant s'anime joyeusement. Comme un trésor, il prend l'objet, puis file vers un des placards du bas pour le ranger. Premier de la classe aligne les boîtes sur la table, et le gamin réitère son jeu, tout heureux d'aider.

Je n'ose pas faire le moindre bruit. Cette scène de famille m'émerveille, tout en me faisant comprendre que je ne devrais pas être ici, dans l'intimité de mon collègue. Le garçon tourne soudain la tête vers moi, cille, puis se précipite vers son père. Il tapote son jean – je crois que c'est d'ailleurs la première fois que je vois Langlois en jean ! –, puis me désigne. Ouh, le vilain cafteur ! Je déglutis, redoutant déjà le regard de l'assistant de S.J.

Ça y est, les yeux clairs de David se relèvent vers moi... Quelle va être son expression ? Raillerie, agacement, gêne, dégoût ? Je n'arrive même plus à avaler tellement j'appréhende sa réaction. Contre toute attente, il sourit poliment et prononce :

— Bonjour.

— Bon... Bonjour, réponds-je, comme un con.

Néanmoins, Langlois ne se moque pas. À la place, il continue à ranger. Ne pas demeurer sous son regard me permet de me détendre un peu. Sauf que je ne sais pas quoi dire...

— Je peux te donner un coup de main ? proposé-je.

— Ça va aller, merci.

J'acquiesce, même s'il ne me regarde pas. Moi, en revanche, je ne peux pas détourner les yeux de ce fascinant duo qui évolue avec souplesse dans cette minuscule cuisine. « Henry », si mes souvenirs sont bons, met un point d'honneur à aider son père. De temps en temps, il me lance une œillade fière. Encore une fois, je ne me sens pas à ma place, et je toussote :

— Je vais attendre dans le salon.

— D'accord.

Une fois mes fesses posées sur le canapé, j'expire profondément. Le bruit des placards et du frigo se poursuit dans l'autre pièce, mais aucune conversation ne me parvient. Je dois également les gêner... Il faut à tout prix que je me casse d'ici ! J'entends un couteau sur une planche, puis le « vroum » d'un appareil. Mes mains appuient sur mes oreilles, tandis que mes maux de tête redoublent. Une bile amère me remonte dans l'œsophage. Foutue gueule de bois... Non seulement elle me rend malade, mais elle m'empêche de réfléchir ! Elle n'a même pas le mérite de repousser mon souvenir honteux... dans la chambre du chalet...

La nausée me saisit, brutale, quand je me remémore Andrew et ce que je lui ai infligé. Par bonheur, je n'ai plus rien à rendre dans mon

estomac, ce qui me confirme que j'ai bien vomi la veille. Les yeux commencent à me piquer, lorsqu'un contact froid se pose sur mon bras.

Je sursaute, et heureusement, je n'ai pas de geste brusque, car il s'agit du gosse. Il file vers l'entrée, puis m'indique d'un signe de main de le suivre. Me revoici donc dans la cuisine...

— Merci, Henry, lui dit Langlois. Tu peux regarder les dessins animés, mais pas trop fort. Notre invité doit avoir mal à la tête.

L'enfant acquiesce, puis court dans le salon.

— Assieds-toi, ajoute mon collègue.

Je n'aime pas qu'on me donne des ordres, mais je suis tellement perdu que je m'exécute. Je touche déjà le fond, comment ça pourrait être pire ? Je m'installe devant une table pour quatre, recouverte d'une nappe rembourrée qui plairait sûrement à ma mère, avec ses motifs de théières. Penaud, je conserve le silence, lorsqu'un grand verre rempli d'un liquide mousseux et verdâtre apparaît face à moi. Au même moment, le bruit de la télé me parvient de l'autre côté de la cloison.

— Jus de légumes, annonce Premier de la classe.

Mes sourcils se froncent. À la fois étonné et méfiant devant ce truc vert – comprenez, on dirait plutôt de la vase –, je ne bouge pas.

— Les légumes sont pleins de sels minéraux excellents contre la gueule de bois.

Je ne réagis pas, toujours surpris. Il désigne alors une planche à découper à côté de la cuisinière et ajoute :

— Ils proviennent du marché. Ils sont frais et je viens de les mixer. Bois maintenant, sinon ça ne servira plus à rien.

Attendez... je rêve ? Ne me dites pas que Langlois a acheté spécialement des légumes pour moi, et qu'en plus, il m'a préparé un smoothie maison ? J'en reste sur le cul. Les secondes de silence s'égrènent, et puis je saisis mon verre pour ne pas paraître impoli. Après

tout, je suis chez mon collègue, même si je me demande encore comment ça a pu arriver.

Je grimace face au goût. C'est pas mauvais, mais disons que les légumes... c'est pas mon truc. Une petite touche épicée rattrape heureusement le tout. Je m'interroge sur cet ingrédient lorsque Langlois déclare :

— Tes vêtements sèchent dans la salle de bain. Tu peux rester ici en attendant, il faudra juste supporter les dessins animés...

Mon verre claque sur la table. Bon sang, cette conversation est sur-réaliste ! Est-ce qu'il va aussi me parler de la pluie et du beau temps ?

— Langlois..., marmonné-je.

Toujours debout contre la cuisinière, il m'observe en silence, mais je vois que les muscles de ses bras se sont raidis sous son t-shirt. Néanmoins, il ne se décompose pas comme au travail... Il est en position de force – pas uniquement parce qu'il est le seul à porter un pantalon – et il en est conscient. L'agacement m'emporte. Le pire, c'est que je ne sais pas par où commencer. Avouer que je ne me souviens de rien ne serait pas malin, il pourrait me raconter des bobards... En même temps, s'il m'a accueilli chez lui, c'est qu'il n'a aucune intention malveillante. À moins que ça ne soit un piège pour mieux m'amadouer ? Bordel, encore cette foutue parano ! Ou bien est-ce de la prudence ? Je soupire.

— Je t'ai récupéré ivre dans un bar, prononce-t-il alors.

Mon rythme cardiaque augmente. Langlois croise les bras et me fixe d'un air extrêmement sérieux. J'ignore quoi répondre, et il ajoute :

— Tu dois te demander comment c'est possible, et j'avoue m'être posé la même question. Tu m'as appelé, ou plutôt, le barman m'a appelé pour venir te chercher. C'était ça ou la police.

Mortifié, j'enfouis mon visage dans ma main. Si cela est vrai... J'ai bien envie de me cacher... Pourquoi, de tous les numéros, a-t-il fallu que ça tombe sur celui de Langlois ? Est-ce parce que je l'ai surnommé

« Dada » dans mon répertoire de contacts ? Le barman a-t-il pensé que c'était un petit nom affectueux ?

Merde, merde, merde... Des sueurs froides m'enveloppent. Tout ça s'est passé durant la nuit... Ce qui signifie que le gamin m'a vu ivre ?

Je me retourne vers la cloison où perce le son de la télévision, horrifié rien qu'à cette idée.

— Rassure-toi. J'ai laissé Henry à ma voisine, et il ne s'est même pas réveillé lorsque je l'ai ramené.

Le soulagement m'envahit. Je ne connais pas ce gosse, mais il m'a quand même prêté son doudou ! Je ne souhaite pas le traumatiser.

Une autre question me ronge... Vu que je ne me souviens de rien, se peut-il que j'aie révélé des choses à Langlois ? Qu'il sache ce que j'ai fait... à Andrew ?

— Continue...

Aucun mot ne me vient à cet instant. J'ai honte. À tel point que l'idée que Langlois ait pu me voir nu ne me choque même pas.

— Tu ne tenais plus debout, alors on a pris deux taxis.

— Deux ? m'étonné-je.

— Oui..., confirme-t-il, un peu gêné.

Il se retourne vers sa planche à découper, où il reste des épluchures et des morceaux de légumes.

— Disons qu'il ne conduisait pas très bien et que ça t'a rendu malade.

— Oh.

Mon visage doit perdre ses couleurs. Alors, j'ai bien vomi... Et sans doute sur moi, vu que mes vêtements sèchent. Heureusement, il n'y en avait pas d'autres étendus, Premier de la classe a dû être épargné.

— Je suis désolé, pour tout ça..., m'excusé-je.

Confus, je reporte mon jus de légumes à mes lèvres. David Langlois pivote vers moi avec un air... gentil ? Je m'en sens encore plus mortifié. Pourquoi ce mec ne peut-il être normal ? Se mettre en colère comme n'importe qui ? Je l'ai quand même réveillé en pleine nuit alors qu'il a un gosse à charge ! Sans compter toutes les crasses que je lui ai faites depuis que j'ai commencé mon job...

— Pourquoi ?

Ma voix claque, en même temps que mon verre sur la table.

— Comment ça ? répond-il d'un air naturel.

— Pourquoi m'aider alors que je me suis comporté comme un vrai connard ?

Ça y est, les mots sont sortis ! Le corps tendu, je le fixe sans ciller. Contre toute attente, Langlois sourit. Bordel, il sourit, l'enfoiré ! Je savais qu'il avait quelque chose derrière la tête, qu'il...

— Moi aussi, j'ai eu de mauvaises passes, conclut-il en laissant son regard errer dans la cuisine. Et puis... Tu t'es peut-être comporté comme un abruti, mais je pense qu'au fond, tu es quelqu'un de bien.

Une pierre tombe dans mon estomac. Ma colère fond et je ne sais plus où me mettre. Il n'y aurait d'ailleurs aucun coin susceptible de me cacher dans ce minuscule appartement.

— Ou peut-être que j'essaie de te manipuler pour mieux me servir de toi ensuite ? C'est pour ça que j'ai mis du gingembre dans ton smoothie.

Je manque de m'étrangler et tousse comme un tuberculeux. Alors, c'est ça, le petit goût épicé ? Langlois éclate de rire, ce qui me permet de me reprendre, même si je reste déstabilisé. Je n'ai jamais vu l'assistant de Sung-Jae Park aussi détendu. J'ai l'impression d'avoir un autre homme face à moi.

— Excuse-moi..., finit-il par dire en s'essuyant le coin des yeux. Je n'ai pas beaucoup dormi, je ne devrais pas te taquiner.

Je baragouine des mots incompréhensibles et termine mon verre. Maintenant, j'identifie bien le goût du gingembre. Est-ce qu'il a vraiment voulu me refiler un aphrodisiaque, ou bien ça aussi, c'est bon contre la gueule de bois ? Au cas où, je resserre quand même la couverture contre moi.

— Tu as un sèche-cheveux ? grogné-je, ne sachant si je dois rire ou pleurer.

— Tu n'as pas fouillé ? s'étonne Langlois en jetant les épluchures à la poubelle. Je croyais pourtant que c'était ta spécialité ?

Mon sang se fige de nouveau, et je l'observe. Il a encore ce sourire con sur les lèvres ! Il commence à m'énervé, là ! J'essaie d'être poli vu ce qu'il s'est passé, mais il n'en faudrait pas beaucoup pour me faire sortir de mes gonds.

— C'est pour sécher plus vite mon pantalon. Je veux pas que tu aies de problème avec ta meuf.

Le visage de Langlois s'assombrit soudain.

— Il n'y a pas de risque, aucune femme ne vit ici.

Je me tais. Est-ce que Langlois est séparé de la mère du petit ? Dans ce cas, pourquoi garder des photos d'eux ensemble ? À moins qu'il n'ait toujours pas accepté leur rupture ? Ou... Je préfère ne pas penser à la dernière possibilité. Putain, Alexis, t'es con ! Ce n'est pas pour rien que ton collègue s'organise des rendez-vous galants ! J'aurais mieux fait de me taire...

— Je ne vais quand même pas déranger longtemps.

— Tu ne déranges pas.

Mais non ! Il pourrait arrêter d'être aussi sympa ? C'était plus facile quand on se faisait la guerre !

— Ma voisine a un sèche-linge, ajoute-t-il, de nouveau avec le sourire. Elle doit désormais être réveillée, je vais lui demander si je peux l'utiliser.

Et ce disant, il ouvre le frigo et récupère un des grands sacs en papier kraft.

— Tu peux surveiller Henry cinq minutes ?

J'acquiesce et balbutie :

— Tu peux aussi me prêter un chargeur ?

— Demande-le-lui, il sait où ils sont rangés. J'arrive.

Je me lève pour l'accompagner jusqu'à la porte d'entrée. Il déverrouille la serrure, puis sort avec son gros sac de courses dans les bras. Poli, je referme derrière lui. Je reste interloqué. Qu'est-ce qui me surprend le plus dans tout ça ? Notre conversation ? Le fait que Langlois me fasse confiance au point de me laisser seul avec son fils ? Qu'il fasse les emplettes pour sa voisine ? Ou encore... qu'il m'ait aidé sans arrière-pensées ?

Je n'ai pas l'habitude de ça, et surtout, je ne le mérite pas... Il est temps que je me casse d'ici. Ma dette envers Langlois est énorme, autant ne pas l'accentuer davantage. Et puis... Je repense à Andrew, à Sung-Jae... Des sueurs froides m'envahissent, et l'angoisse me broie les tripes.

Chapitre 2

Henry est un vrai petit ange, et il manie d'ailleurs la télécommande aussi bien que moi un flingue. À peine lui ai-je demandé un chargeur qu'il a appuyé sur « pause » et qu'il est parti me le chercher. Toutefois, il n'a toujours pas prononcé un seul mot en ma présence. Serait-il timide ?

Je n'insiste pas et le laisse regarder son dessin animé. J'imagine qu'il est fan de ces petits chiens. Il y a un policier, un pompier, un ouvrier de chantier, un spécialiste du recyclage... Bref, ça semble être le *Pokemon* de mon époque. À moins que ça ne soit un programme pour les plus jeunes ? Henry ne paraît pas très âgé... Il a peut-être trois ou quatre ans ?

Bref, ça ne me regarde pas, et en plus, une fois que je serai parti, je ne le reverrai plus. Assis contre le mur du salon, je fixe depuis déjà de longues minutes mon téléphone en train de charger. Je n'arrive pas à me résoudre à allumer l'appareil... C'est comme si je m'attendais à ce qu'il m'explose à la figure. Et je sais que ça sera quasi le cas.

Langlois revient une première fois dans l'appartement, puis repart avec mes affaires sous le bras. J'ai envie de l'arrêter, de lui dire que je peux y aller à sa place – quoique, si je débarque en boxer chez la voisine, elle risque de paniquer –, mais il me fait un petit signe de la main pour m'indiquer de ne pas bouger, puis jette un regard protecteur vers son fils. Putain, faudra que je trouve une manière de le remercier...

J'inspire et appuie sur le bouton d'allumage. Une fois mon code PIN validé, c'est comme si mon smartphone était pris d'un bug. Il se met à vibrer deux, trois, quatre fois d'affilée. C'est pas vrai... Je passe ma main dans mes cheveux et attends que l'appareil se calme.

Enfin, j'ose ouvrir mon historique. Heureusement que je suis assis, car ce n'est pas moins de vingt appels que j'ai reçus ! Tous de Chris. Je me sens mal. Cependant, ça ne sert à rien de repousser l'inévitable. J'enclenche mon répondeur.

« Vous avez trois nouveaux messages. Premier message, aujourd'hui à huit heures :

Salut frérot, alors, t'es parti faire un footing matinal sans moi ? T'aurais quand même pu me réveiller !

Deuxième message, à huit heures quarante-cinq :

Putain, Alexis, tu fais chier. J'ai vu que tu avais pris ta bécane, j'espère que c'est pour ramener les croissants !

Troisième message à dix heures :

T'as intérêt à vite me donner des nouvelles, sinon t'es mort !

Voulez-vous rappeler votre correspondant ? »

Je raccroche, le cœur battant. L'écran de mon téléphone indique onze heures. Ma sœur doit s'inquiéter. Je ne comprends pas... Andrew et Sung-Jae ne lui ont donc pas raconté ce qui s'est passé cette nuit ? À moins que j'aie rêvé ? Non, n'espère pas trop, Alexis. T'as bien merdé, sauf qu'Andrew et S.J. sont des mecs trop bien pour tout balancer à Christine.

Qu'est-ce que je fais ? Je la rappelle ? Non, elle sentirait à ma voix que ça ne va pas... Elle est trop douée pour décoder mes émotions. Néanmoins, si ça continue, elle va passer un coup de fil à un contact pour localiser mon téléphone et se pointer. Et puis, elle doit s'inquiéter. Merde, merde, merde !

J'ouvre ma messagerie et commence à taper :

Moi : Désolé, sœurette. Un ami avait besoin de moi à la dernière minute. Tout va bien.

J'envoie. Pourvu qu'elle gobe mon mensonge ! J'ai un peu honte, mais là, tout de suite, je ne me sens pas de l'affronter. La réponse ne tarde pas à arriver.

La Chieuse : Et tu pouvais pas prévenir avant de partir ?

J'expire bruyamment. Ouf, elle me croit !

Moi : Comme c'est mignon ! Tu t'inquiétais pour ton grand frère ?

Rien de tel que la provocation pour noyer le poisson.

La Chieuse : N'importe quoi ! On va pêcher à 14 h sur le lac, sois pas en retard !

Je me mords fort la lèvre. Si je me grouille, y aurait moyen de retourner au chalet... Toutefois, si je me suis enfui, c'était pour une bonne raison. Je suis grand et fort, mais au fond, je ne suis qu'un trouillard.

Moi : Mon pote a encore besoin de moi. Amusez-vous bien, on se voit quand vous rentrez.

La Chieuse : Tant pis pour toi, j'aurai deux beaux mecs rien que pour moi. À ce soir.

Ma bouche se crispe à ses derniers mots, et les lèvres d'Andrew se rappellent à mon bon souvenir. Fait chier ! Je ne réponds pas, j'en suis incapable. À la place, j'ouvre mon répertoire. Devrais-je écrire à Andrew ? Lui demander pardon ? Oui, je le devrais, mais ne serait-ce pas lâche d'envoyer un message plutôt que de lui parler ? Et si Chris était à côté de lui ? Elle risquerait de demander ce qui s'est passé... En plus de l'homme de ma vie et de mon beau-frère, je perdrais pour toujours ma sœur adorée.

Non, plus j'attends, plus les choses vont empirer. Je cherche le numéro d'Andrew via le surnom sous lequel je l'ai enregistré. « Joli petit cul ». Sauf que je ne le trouve pas... J'ouvre nos conversations SMS et découvre alors que son nom a été modifié pour un « Pas touche ». Chris serait-elle passée par là ? Comment a-t-elle pu déverrouiller mon

téléphone ? J'ai envie de sourire... et de pleurer en même temps. « Pas touche », je crois que le message est limpide... Je prends ce changement de nom comme un signe du destin, une façon de me confirmer que, cette nuit, j'ai bien perdu les êtres que j'aimais le plus.

Je place ma main en visière devant mes yeux et tente de retenir mes larmes. Henry reste hypnotisé par la télé, mais je ne peux pas craquer ici...

La porte s'ouvre alors, et Premier de la classe balance d'un ton plein de bonne humeur :

— C'est sec !

Je me lève sans le regarder, saisis le pantalon qu'il me tend, puis file dans la salle de bain.

— Tu veux qu'on t'accompagne jusqu'au métro le plus proche ? me demande Langlois une fois que je suis prêt.

Je secoue la tête. Est-ce qu'il peut cesser d'être aussi gentil et poli avec moi deux minutes ? Je ne suis pas en sucre, je peux bien trouver une foutue station tout seul ! Ma batterie n'est pas assez rechargée pour enclencher la 4G, mais si je déniche un puits en plein désert, c'est pas une rame de métro qui devrait me poser problème.

— Non, ça ira. Par contre... Tu peux me rappeler l'adresse du bar ?

Ouais, j'étais si bourré que je ne me souviens même plus où j'ai bu. Mon collègue me jette un drôle de regard, du genre suspicieux, et je lève les yeux au ciel. Mon Dieu, il a décidé de la jouer papa poule ?

— Je ne retourne pas picoler, je veux juste chercher ma bécane. Du moins, si on ne me l'a pas volée.

— Oh, se contente-t-il de répondre, embarrassé. Attends.

Il sort son téléphone, et je reçois aussitôt un SMS avec une adresse.

— Merci.

Il l'a mémorisée par cœur ou quoi ? À moins que le barman la lui ait écrite et que ce soit un simple copié/collé...

Je franchis la porte, et Langlois reste dans l'encadrement, hésitant.

— À demain, alors.

Je grimace. Sung-Jae ne m'a pas indiqué que ma punition était levée. À la suite de ce qui s'est passé à New York, je demeure suspendu, et cela m'arrange. D'ailleurs, je m'attends plutôt à recevoir un avis de licenciement.

— J'ai pris une semaine de congé, précisé-je afin que Langlois ne s'inquiète pas.

Tant de considération pour mon cher collègue que je détestais jusqu'ici me surprend moi-même. Toutefois, je lui dois bien ça, après cette nuit.

— D'accord. Profite bien.

Je hoche la tête et n'ajoute pas un mot supplémentaire. Je ne me retourne pas non plus en poussant la porte qui mène à la cage d'escalier. Je sais que Langlois m'observe toujours, car le battant n'a pas claqué, et je n'ai pas entendu la clé tourner dans la serrure. La lumière s'allume automatiquement. Il n'y a aucune fenêtre, ce qui accentue mon sentiment d'oppression. L'escalier tourne jusqu'en bas. Je me dépêche de dévaler les marches en béton quatre à quatre, puis arrive enfin à l'air libre, dans un square. Des tags recouvrent la plus petite parcelle de mur libre, et les plantes qu'on a tenté de faire pousser dans des bacs font peine à voir.

J'essaie d'ignorer les bandes de jeunes qui fument des pétards. Pas que j'ai peur d'eux, mais je ne suis vraiment pas d'humeur patiente aujourd'hui. Mon mal de tête a heureusement diminué – peut-être grâce au smoothie ou parce que je suis un dur, sans doute le dernier cas.

Tandis que je m'extirpe de cet ensemble d'immeubles pour gagner le boulevard, je ne peux m'empêcher de m'interroger : qu'est-ce que

Langlois fout ici ? Pourquoi vit-il dans ce quartier, qui est loin d'être connu pour sa sécurité ? Il ne m'a fallu qu'un coup d'œil pour reconnaître Molenbeek-Saint-Jean. Quand on a un gamin à élever, c'est pas vraiment le lieu idéal. Je chasse ces réflexions. Après tout, ça ne me concerne pas.

J'enfonce mes mains dans les poches de mon blouson, attends que le tram passe pour traverser le boulevard, lorsque quelque chose retient mon attention : une berline noire aux vitres teintées, qui jure totalement avec le quartier. Est-ce le patron d'un cartel de drogue qui patiente à l'intérieur ? Je soupire, encore plus excédé. Mon crâne choisit cet instant pour m'élancer d'une vive douleur. Finalement, j'ai parlé trop vite.

La station de métro n'est pas loin et j'y accède sans le moindre inconvénient. Il me faut une bonne demi-heure pour atteindre mon objectif et je peste : le bar que j'ai sélectionné la veille se trouve dans une rue jonchée de détritrus en périphérie de la ville. *Le Lucifer* – ce qui correspond bien à mon impression de sombrer en enfer – est bien sûr fermé ! Quoi d'étonnant, un dimanche en pleine journée ? Ça me fait chier ! J'espérais pouvoir interroger le patron de l'établissement et éclaircir mon *black-out*. Pas que je ne fasse pas confiance à Langlois. Mais... je ne sais pas. J'ai besoin d'un deuxième témoignage.

La chance commence à me sourire, car je retrouve ma moto, et ce en parfait état. Mes doigts courent sur la peinture noire, il n'y a pas une griffe, et mon top case est toujours bien fermé. Je lâche un soupir de soulagement, récupère mon casque et enfourche la bête, avant de m'immobiliser.

Je fais quoi, maintenant ? Hors de question de retourner au chalet. L'écran de mon téléphone m'indique treize heures, et je n'ai aucune nouvelle de ma sœur ou de ses amis. Mes yeux restent bloqués sur son dernier message. « À ce soir ».

Qu'est-ce que je vais dire quand ils rentreront ? Avec un peu de chance, ils arriveront tard et je pourrai faire semblant de dormir. Mouais, pas crédible, vu que ma frangine possède la discrétion d'un éléphant. Bon, OK, elle aussi a été garde du corps, sauf que voilà, elle voudra me punir de les avoir abandonnés ! Et si Andrew crachait le morceau avant de rentrer ? S'il ne le fait pas, sa tête gênée nous dénoncera, de toute façon...

— Bordel de merde ! crié-je presque dans la rue.

Je mets les gaz et roule sans but dans la ville. Même si c'est dimanche, il y a quand même de la circulation. Je fais des détours, encore et encore, jusqu'à me décider : à quinze heures, j'arrive devant les grilles de chez Andrew.

Pourvu qu'ils ne soient pas encore rentrés ! Je retire mon casque et la caméra à reconnaissance faciale fait le reste. Les grandes portes dignes de Jurassic Park s'ouvrent. Mon cœur pompe à toute allure... puis s'apaise en découvrant pour seule voiture celle de Chris. Elle ne l'a pas prise du week-end, puisqu'elle partait avec Andrew.

Je me gare et décide de ne pas traîner. Si mon beau-frère a reçu une notification comme quoi j'étais rentré, ma sœur pourrait hâter leur retour. À moins... que ça ne soit encore de la parano ? Qu'importe. Je garde mon blouson et me dépêche de rejoindre ma chambre. Ou plutôt, la chambre qu'Andrew m'a prêtée. Je réalise qu'après plus de trois mois, je ne l'ai toujours pas personnalisée. Tout est dans ces nuances sombres, sans aucune couleur, à l'image de mon humeur quand je suis seul...

Je pose mon sac et récupère mes affaires avant de les y enfoncer. Je ne peux pas rester ici, ça m'est impossible. Je vais donc réagir comme j'ai l'habitude de le faire : je vais fuir. De toute façon, je n'ai plus de boulot. Mes parents seront très heureux de m'accueillir. Moi

qui me disais qu'être à Bruxelles me permettrait de les visiter plus souvent, c'est raté. Quant à Nadège, ma petite grand-mère a vraiment décidé de disparaître. Plus rien ne me retient.

Une fois mon sac rempli de vêtements – soit peu, puisque je n'en ai toujours pas racheté –, je me laisse tomber sur le lit. Je me donne l'impression d'être un lâche. J'ai fui l'armée, et maintenant, je fuis tout ce que j'ai essayé de construire... Mon nouveau boulot, ma sœur, Sung-Jae. Le visage de mon boss se grave sous mes paupières closes. Ce n'est pas une lueur amusée que je lis dans ses yeux, mais cet air glacé qu'il arborait quand il m'a découvert sur Andrew.

La nausée me saisit, accompagnée d'une angoisse sourde. Par réflexe, je m'empare de mon téléphone. Peut-être m'a-t-il écrit ? Je vais jusqu'à me connecter à mes mails, tant pis pour ma batterie. Aucun avis comme quoi je suis renvoyé... Quant au planning du boulot, mes heures restent grisées pour les prochaines semaines. Je ne sais pas quoi en penser.

Mais... est-ce que Chris n'avait pas piqué le portable de Sung-Jae pour la durée du week-end ? Cela expliquerait que je n'ai pas de nouvelles de lui, et qu'il ne m'ait pas signifié mon licenciement. Respire, Alexis... Tu auras donc la réponse demain. D'ici là, je vais me trouver un hôtel et me planquer.

J'ouvre mon répertoire et écris à ma sœur :

Moi : Je reste chez mon pote cette nuit, bisous sœurette.

Oui, je suis un lâche. Malgré tout, je continue à vouloir sauver les apparences. Mon appareil sonne directement, indiquant « La Chieuse ». Alors comme ça, on interdit le téléphone à S.J., mais on garde le sien sur soi ? Je ne décroche pas, et son appel vient s'ajouter aux vingt précédents. Je les parcours, afin de vérifier que je n'ai bel et bien rien loupé d'Andrew ou de S.J., quand un autre appel attire mon attention.

2h22 du matin, appel sortant vers « Dada ».

Je bugue dessus et fixe la phrase un sacré bout de temps. J'ai la preuve que Premier de la classe ne m'a pas menti. Je l'ai bien contacté en pleine nuit. Il n'y a pas d'autres appels sortants, ce qui signifie que, même ivre, j'ai au moins eu l'intelligence de ne pas joindre mes anciens amis. Qui sait ce que j'aurais pu dire ou laisser sur leur répondeur ? Non, il n'y a qu'un appel, unique qui plus est. Mon collègue dort-il avec son téléphone sous l'oreiller ? La communication n'a duré que deux minutes. Ah, si seulement la conversation avait été enregistrée ! Quoique... Il ne vaut peut-être mieux pas, je me sens assez minable comme ça.

Allongé sur le matelas, j'ouvre une page internet, à la recherche d'un hôtel sur Bruxelles. Les prix sont mirobolants, surtout ainsi, à la dernière minute. Mon écran s'éteint soudain. Merde, la 4G a pompé toute la batterie ! Bon... Il ne me reste plus qu'à me rendre chez mes parents... Sauf que mon père est comme Chris, il risquerait de voir que ça ne va pas. D'autant plus qu'il n'est pas con, et qu'il me cuisinera au sujet de mon départ de l'armée.

Merdeuuuhhh, ça ne pourrait pas bien se passer, juste pour une fois ?

J'abandonne mon téléphone sur le matelas. Certes, je pourrais chercher un chargeur dans la maison d'Andrew, mais j'ai la flemme. J'ai juste envie de hurler ma fureur et ma frustration ! Mes yeux se ferment et j'essaie d'inspirer, puis d'expirer calmement. Je vide mon esprit pour oublier mes soucis et peu à peu, mon pouls s'apaise.

Je dois voir le positif. Imaginer de beaux paysages, l'écoulement de l'eau.

À la place, mon cerveau me renvoie l'image de la berline noire aux vitres teintées garée dans le quartier de Langlois. Elle est aussi nette qu'une photo dans ma mémoire, et surtout... la plaque d'immatriculation m'interpelle.

J'ouvre d'un coup les yeux.

Non, ce n'est pas possible.

Je me rue sur mon sac, où je garde toujours un carnet au cas où. Je m'en empare et mon sang se fige dans mes veines.

La plaque d'immatriculation est la même... que celle qui a aidé à faire fuir l'espion de chez S.J. !

Chapitre 3

Me revoici à Molenbeek, ma bécane garée sur le boulevard, où il y a suffisamment de monde pour qu'elle soit en sécurité. Mon sac en bandoulière sur l'épaule, je zone devant l'immeuble de Langlois. Malheureusement, la berline noire a disparu, et ce qui aurait dû me reconforter ne fait que me stresser davantage.

On n'abandonne pas une surveillance comme ça. Sauf... si on a mis la main sur la cible. Le corps sous tension, je regarde défiler les noms sur le pavé numérique de l'entrée afin de sonner. Combien de familles habitent dans cet immeuble ? C'est fou ! Enfin, je trouve « Langlois/Maes ». Mon doigt reste en suspens quelques secondes. « Maes » ? Qui est-ce ? La femme sur les photos ? Peut-être que leur séparation date d'il y a peu. J'appuie, et des petits « bips » résonnent pour signifier que ça sonne.

Je toussote, j'ignore ce que je vais dire. Je vais peut-être juste commencer par un « c'est Alexis, peux-tu m'ouvrir ? », et on improvisera ensuite.

Les bips cessent sans que j'obtienne de réponse. Sans attendre, je rappuie sur le bouton. Ma tension augmente, toujours aucun signe de vie.

Je repense à la berline qui est partie... L'inquiétude me saisit les tripes. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? Est-ce que j'arrive... trop tard ?

— Ça y est, t'as fini ?

Je me retourne vivement, puis baisse la tête. Un jeune homme au teint hâlé se tient devant moi. Il doit avoir des origines marocaines ou

algériennes, et s'il ne me regardait pas d'un air si agressif, j'aurais pu le trouver mignon.

Je me mords la langue pour ne pas répondre et recule. Il prend vite ma place et sonne à « Berrada ».

— Ouais ?

— Putain, Hassan, tu fous quoi ? rétorque-t-il avec un accent de caïd des cités. Descends ton cul tout de suite !

— Je peux pas ! Ma daronne...

Je m'écarte pour ne pas en entendre plus et surtout pour ne pas qu'il voie mon petit sourire. Ça se veut dur, mais dès qu'une mère intervient, ça fait immédiatement moins le fier ! Je perçois alors un bip d'ouverture de porte, et sans réfléchir, je pivote pour empêcher sa fermeture derrière le copain d'Hassan.

— Eh, mais pour qui tu te prends, toi ? s'énervait-il aussitôt. T'habites pas ici ! Fous le camp ou je te...

Je me moque royalement de ses menaces, le bouscule et emprunte les marches. Ses imprécations me parviennent d'en bas, mais je suis déjà au deuxième étage. Il m'en reste cinq à monter et mon poursuivant, bien que jeune, n'a absolument pas le même cardio que moi. Un bourdonnement emplît mes oreilles, et quand je débouche hors de la cage d'escalier, je me jette presque sur la porte de Langlois. Je retiens mon poing pour ne pas exploser la porte, puis appuie comme quelqu'un de civilisé sur la sonnette. Une musique me parvient, mais pas de paroles ni de discussions. Je m'agite sur mes jambes, puis sonne de nouveau. Toujours rien...

Mes doigts se saisissent de la poignée et tentent de l'ouvrir, sans plus de succès. Je me tourne et mon regard dévie vers les deux autres portes de l'étage. Les voisins. S'il s'était passé quelque chose, ils auraient sans doute entendu du bruit !

Je rejoins le palier le plus proche de chez Langlois et actionne le carillon de monsieur ou madame « Goffin ». Personne ne répond,

mais je perçois de l'agitation, alors j'insiste. Une femme d'une quarantaine d'années, habillée d'un short en jean et d'un léger top, ouvre. Sa mine est pâle, et des cernes terribles creusent ses traits.

— Qu'est-ce qu'vous... voulez ?

Son haleine alcoolisée me saute aussitôt au visage et je me retiens de grimacer.

— Est-ce que vous auriez entendu quelque chose de bizarre ?

En énonçant ma question, je connais déjà la réponse. Madame Goffin fronce les sourcils et elle hoquette :

— Pas mes oignons...

Avant de fermer la porte. Bien... Je soupire et me dirige cette fois vers le fond du couloir. « Deconinck » indique la sonnette. J'appuie. Personne ne me répond. La mort dans l'âme, je rejoins la cage d'escalier. J'aurais presque envie de me retrouver nez à nez avec le copain d'Hassan, mais c'est vide. Il n'a pas dû trouver le courage de vérifier toutes les portes à chaque étage, ou, comme la plupart des types de son genre, il a une plus grande gueule qu'autre chose.

Je traîne les pieds dans le square, à la recherche du moindre indice. Après tout, on est dimanche, peut-être que Langlois est sorti ? Pourquoi est-ce que je m'inquiète autant ? Je repense à la berline... Non, ce ne peut pas être un hasard. Pas après New York.

Je continue à marcher, mon attention rivée sur les voitures garées. Je passe devant des groupes de jeunes de toutes origines, et je reconnais des bribes de turc, d'arabe et également de congolais. D'autres langues chantent à mon oreille sans que je parvienne à identifier leur provenance, sauf peut-être un idiome de l'est.

Des cris aigus résonnent un peu plus loin, comme ceux d'une cour de récréation. Je me laisse guider et débouche sur une grande plaine de jeux divisée en deux : des enfants et des adolescents s'amusent sur des équipements sportifs extérieurs, ainsi que sur une « toile d'araignée », ces constructions en gros filins rouges sur lesquels grimper. Et

puis, sur le côté, je repère deux ou trois chevaux, une double balançoire, ainsi qu'une sorte de château en bois agrémenté d'un toboggan.

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Super ! s'exclame Langlois.

Accroupi, il attrape son petit garçon qui vient de glisser. L'enfant sourit tandis que son père le fait tourner en l'air avant de le déposer dans l'une des entrées du château. Celui-ci est tout content de ne pas devoir grimper les barres en métal trop espacées pour lui. Sans perdre une seconde, le gosse court le long des remparts, puis retourne au toboggan pour glisser de nouveau.

Je soupire, et tout mon stress s'évapore.

Ils vont bien.

Je m'accoude contre la barrière qui ferme l'aire de jeux. À une vingtaine de mètres d'eux, je les observe sans me manifester. Le sourire franc de Langlois et les rires de son fils m'ébranlent plus que de raison. Ils ont l'air très proches... Et vu la façon dont Langlois couve l'enfant des yeux, je devine qu'il est tout pour lui. Ma gorge se serre et la culpabilité m'envahit comme une bourrasque. Qu'ai-je fait, à New York ? Non seulement j'ai fait prendre des risques à Langlois en le poussant à intervenir lors du congrès, mais en plus... J'ai mis en danger son fils.

Alexis, t'es vraiment une merde !

Je les regarde évoluer, tandis qu'une foule de sentiments contradictoires s'affrontent dans ma poitrine. Amusement, tristesse, tendresse, désespoir... J'aimerais retourner en enfance, être à la place de Henry sur cette plaine de jeux, avec mon père... Toutefois, même si je remontais le temps, cela ne se produirait pas. Des missions importantes occupaient le quotidien du général Janssens, il n'était pas disponible pour les toboggans.

Non, je ne peux pas prendre le risque que quelque chose arrive au père de ce gosse.

Je me dois de protéger Henry, de protéger Langlois.